

# Pierre Paulin : poésie matérialiste au Plateau



Vue de l'exposition de Pierre Paulin « Boom boom, run run » au Plateau-FRAC Île-de-France. Photo : Martin Argyroglo.

Est-ce que les logos de vêtements que nous croisons dans la rue agissent sur nos corps ? Est-il possible de fabriquer un « look » singulier avec des dénominateurs communs ? En partant d'une histoire culturelle de la basket, Pierre Paulin signe l'une des expositions marquantes de l'année au Plateau / FRAC Île-de-France à Paris. Elle s'articule autour de notre capacité à transformer les signes culturels dominants et l'érotisme de communautés à venir. Pierre Paulin a participé au Salon de Montrouge 2010. *\_Par Pedro Morais*

Devenu culte, le poète américain Jack Spicer, associé à la Berkeley Renaissance des années 1950, figure queer, anarchiste, colocataire un temps du jeune Philip K. Dick, avait une idée singulière du processus d'écriture : selon lui, un auteur fonctionne comme un récepteur radio qui reçoit des transmissions et traduit des voix, martiennes ou fantômes (comme quand il écrit les poèmes post-mortem de Lorca), opposé au « *grand mensonge du langage personnel* ». Spicer voyait le langage comme le mobilier à travers lesquels ces transmissions se négocient. Ses derniers mots sur un lit d'hôpital à San Francisco seront d'ailleurs « *My Vocabulary Did This to Me* » (titre de son recueil traduit aux éditions Le Bleu du Ciel). Pierre Paulin serait sûrement d'accord avec ce principe d'un langage qui nous construit (« *nous commençons par copier le langage de nos parents* », dit-il) et traverse notre rapport à l'histoire culturelle des objets ou du vêtement (« *c'est une exposition de voix* », rajouterait-il). Jack Spicer est d'ailleurs l'une des figures cardinales de son exposition au FRAC Île-de-France, avec William Blake (« *sa manière de ne pas séparer le discours de l'image m'a permis de penser le rapport au logo non pas comme un délire du simulacre, mais plutôt en tant qu'onomatopée qu'on vit dans nos corps* ») où le poète américain Tan Lin (dont il a traduit *Disco as Operating System*). « *Le vêtement est paradoxal, il protège et nous représente à la fois. Le "look" correspond à notre manière d'assembler des "basics", ces vêtements constitués en standards culturels, à l'image de notre rapport au langage. Le "look" est une forme de poésie, la possibilité de se réorganiser à travers des habits produits en série* », ajoute Pierre Paulin. Pour son exposition actuelle, il a ainsi

« LE VÊTEMENT  
EST PARADOXAL,  
IL PROTÈGE  
ET NOUS  
REPRÉSENTE  
À LA FOIS »  
PIERRE PAULIN

/...

PIERRE PAULIN :  
POÉSIE  
MATÉRIALISTE

SUITE DE LA PAGE 08 disposé cinq « looks » différents sur des barres de danse classique, des copies monochromes de ses propres habits qu'il fait reproduire par un tailleur (relocalisant une production industrielle actuellement basée sur l'exploitation délocalisée), en imprimant ses textes à l'intérieur et dans les poches. Les couleurs (blanc, bleu nuit, noire) indiquent la possibilité de disparaître, de se fondre dans la galerie ou dans la nuit. « *Mes vêtements sont la chose la plus mélancolique que j'ai : ce petit intérieur dans lequel je vis, des "basics" (bombers, trench, t-shirt, jean) définis par le sport, le travail et l'armée, qui sont fabriqués au Bangladesh. Une garde robe, c'est une collection de ruines sur un désert culturel. Cela m'intéresse ce rapport au visible, à la "vulgarité" de l'image, car il ne s'agit plus d'une abstraction des choses. Remâcher le langage commun nous accorde un laps de temps où vient s'infiltrer le corps, ce qu'on ne maîtrise pas, un lapsus où se perd le nom des choses. Il ne faut pas abandonner le "look" aux rapports de domination mais se l'approprier et matérialiser une forme de résistance par le langage* », ajoute-t-il. Il y a chez Pierre Paulin une manière surprenante, très rare dans l'art d'aujourd'hui, de partir de l'histoire culturelle d'un objet, influencé par Raymond Williams, l'un des fondateurs des *Cultural Studies* : contrariant l'approche marxiste orthodoxe sur l'aliénation des masses, les hiérarchies culturelles sont chez lui envisagées plutôt comme un champ de bataille social qui n'est pas à

sens unique, car il faut compter sur les modes d'appropriation des classes populaires. « *Comment définir les relations sociales qui mènent à un objet spécifique ? Le fétiche, le rapport totémique à l'objet, permet de lire des pratiques sociales et des imbrications différentielles qui s'établissent à travers lui* », souligne l'artiste. Dans l'exposition, il y a une sculpture réunissant deux matrices : une « main chaude » (utilisée pour fabriquer des gants) et un moule pour chaussure. Ce corps compressé apparaîtra aussi dans des photos de « looks » portés par un(e) contorsionniste où le corps disparaît, à la fois profondément érotiques et angoissants. Devenue un objet animé dans des vidéos, la basket (sur talon, car s'habiller c'est se travestir dans un genre) deviendra le point de départ de son texte autour de l'histoire de l'expansion culturelle du sportswear, évoquant le groupe Run-D.M.C. (dont le morceau *My Adidas* a marqué le départ d'une alliance entre hip-hop et sponsoring) ou une pub pour Nike avec Michael Jordan (dont le « boom » produit par la balle de basket au sol scande l'exposition). « *Une marque de sportswear, en érotisant le logo, arrive à faire de l'érotisme une manière de nous mettre au travail. Pourtant, si nous sommes capables de réinventer le langage autour de communautés qui sont déjà là (en partant d'une imprimante, d'un dancefloor, d'une librairie, d'un bar), il est aussi possible d'imaginer d'autres formes d'érotisme* », conclut-il.

PIERRE PAULIN, BOOM BOOM, RUN RUN, jusqu'au 17 décembre, Le Plateau / FRAC Île-de-France, 22 rue des Alouettes, 75019 Paris, <https://www.fraciledefrance.com/>



IL Y A CHEZ  
PIERRE PAULIN  
UNE MANIÈRE  
SURPRENANTE,  
TRÈS RARE  
DANS L'ART  
D'AUJOURD'HUI,  
DE PARTIR DE  
L'HISTOIRE  
CULTURELLE  
D'UN OBJET



Vue de l'exposition de Pierre Paulin « Boom boom, run run » au Plateau-FRAC Île-de-France. Photo : Martin Argyroglo.

Vue de l'exposition de Pierre Paulin « Boom boom, run run » au Plateau-FRAC Île-de-France. Photo : Martin Argyroglo.



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.